



LE FILS D'AMR EST MORT : ^{VLAN} 13/11/75

... ET LE CINEMA BELGE EST VIVANT !

Depuis que « l'Homme au crâne rasé » a fait savoir aux cinéphiles du monde que la Belgique comptait deux Delvaux (Paul, le peintre, et André, le cinéaste), « Le fils d'Amr est mort » est, à mes yeux, le plus grand événement à porter à l'actif du cinéma belge. À l'étranger, on y a été immédiatement sensible : pour la toute première fois, un long métrage de fiction réalisé par un cinéaste de chez nous a remporté le grand prix dans un grand festival international. Pour sa première œuvre de longue haleine, en effet, le Verviétois Jean-Jacques Andrien (31 ans) a été primé à Locarno.

Cet ex-étudiant de notre école nationale de cinéma, l'I.N.S.A.S., s'était déjà distingué par deux courts métrages, lauréats de nombreuses distinctions internationales : « La pierre qui flotte » et « le Rouge, le rouge, le rouge ». Il y manifestait les qualités que « le Fils d'Amr » confirme et amplifie : une écriture spécifiquement cinématographique.

Son film n'est pas une histoire mise en images. Ce n'est pas, non plus, une suite de tableaux. C'est un très gentil, un très savant, un très bel assemblage d'images et de sons, de rapports entre ces sons et ces images qui sollicite le spectateur et l'invite à pénétrer dans le film par le regard et par le cœur (et non avec des idées préconçues par sa tête et imposées par l'auteur). Qui l'invite aussi à dessiner — chacun pour soi, à sa manière, — le personnage à la quête duquel chemine le film.

Ce film est un regard, le regard que Pierre Clementi — et nous à travers ses yeux — portons sur les êtres et le monde. Pour être un rien plus explicite — mais j'y répugne parce que la démarche de découverte constitue l'essence même du « Fils d'Amr est mort » —, Pierre prend conscience le jour de la mort de son associé — ils effectuaient ensemble des vols à la tire dans les rues et sur les trams — qu'ils ne savait rien de lui. Qu'il ne s'était jamais intéressé à lui. Qu'il se l'était approprié en quelque sorte, sans reconnaître l'autre pour ce qu'il avait de personnel, de spécifique. Et il part à la recherche de Salah — et de sa propre identité par la même occasion —, ce qui l'amène jusqu'au village que son partenaire tunisien avait quitté une vingtaine d'années auparavant, à la suite de la guerre civile entre bourguibistes et yousséfistes.

Salah, il va donc l'appréhender à travers des paysages, des environnements, des ambiances, des climats. Tout ce que nous voyons sur l'écran, tout ce que nous entendons — dicté par les allées et venues de Pierre, de ses souvenirs, de ses fantasmes —, sons et images réalistes, passe par le filtre de l'affectivité du personnage central (nous, en quelque sorte, acceptant enfin de considérer l'autre et sa différence...).

Du racisme, de l'absence de communication, de la com-

plicité, de l'immigration, il y a dans le film de Jean-Jacques Andrien une approche neuve, qui ne cherche pas à nous imposer des interprétations mais à susciter une réflexion.

Je l'ai dit, l'écriture est d'une richesse exceptionnelle : chaque plan (il y en a relativement peu car le film consiste en de longs plans-séquences recelant les informations captées par Pierre) est chargé de signes multiples, sonores et visuels. Pas tous perceptibles à la première lecture mais qui, simultanément, agissent sur l'inconscient du spectateur, l'approvisionnement en impulsions.

Précipitez-vous pour voir ce film qui, sur un autre registre que « Tarzoon », marque la vitalité du cinéma belge. Précipitez-vous avant que ne lui arrive la scandaleuse mésaventure des « Ordres », retiré de l'affiche après une semaine, faute du nombre suffisant de spectateurs, les premiers jours de la projection.